



Nicole
Bacharan

Le Monde selon
TRUMP

***Tweets, mensonges,
provocations, stratagèmes:
pourquoi ça marche?***

Tallandier

LE MONDE
SELON TRUMP

DE LA MÊME AUTEURE

- Du sexe en Amérique. Une autre histoire des États-Unis*, Robert Laffont, 2016.
- First Ladies. À la conquête de la Maison-Blanche* (avec Dominique Simonnet), Perrin, 2016.
- Les Secrets de la Maison-Blanche* (avec Dominique Simonnet), Perrin, 2014 ; « Pocket », 2016 (prix national du document littéraire 2014).
- 11 septembre. Le jour du chaos* (avec Dominique Simonnet), Perrin, 2011 ; « Pocket », 2013.
- La Plus Belle Histoire des femmes* (avec Françoise Héritier, Michelle Perrot, Sylviane Agacinski), Seuil, 2011 ; « Points Seuil », 2013.
- Le Guide des élections américaines* (avec Dominique Simonnet), Perrin, 2012.
- Les Noirs américains. Des champs de coton à la Maison-Blanche*, Perrin, « Tempus », 2010.
- La Plus Belle Histoire de la liberté* (avec André Glucksmann, Abdelwahab Meddeb et Vaclav Havel), Seuil, 2009.
- Le Petit Livre des élections américaines*, Panama, 2008.
- Pourquoi nous avons besoin des Américains*, Seuil, 2007.
- Américains-Arabes. L'affrontement* (avec Antoine Sfeir), Seuil, 2006.
- Faut-il avoir peur de l'Amérique ?*, Seuil, 2005.
- Good Morning America*, Seuil, 2000.
- L'Amour expliqué à nos enfants* (avec Dominique Simonnet), Seuil, 2000.
- Le Piège. Quand la démocratie perd la tête*, Seuil, 1999.

ROMANS AVEC DOMINIQUE SIMONNET

- Némo dans les étoiles*, Seuil, 2004.
- Némo en Égypte*, Seuil, 2002.
- Némo en Amérique*, Seuil, 2001.
- Le Livre de Némo*, Seuil, 1998.

Nicole Bacharan

LE MONDE
SELON TRUMP

*Tweets, mensonges, provocations, stratagèmes
Pourquoi ça marche ?*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3296-5

Avant-propos

Donald Trump :
l'Amérique des cow-boys

L'homme affole la planète. Ses volte-face inquiètent, ses caprices embarrassent, ses coups de sang effraient jusqu'à son plus proche entourage qui tente en coulisse de les tempérer. Sans cesse en mouvement, toujours en représentation, il prend plaisir à bafouer les usages, mépriser les institutions, briser les alliances et s'admirer dans le miroir de son pouvoir. Il se veut imprévisible. Il est surtout constant dans son amoralité et sa volonté acharnée de déstabilisation. Il aime prendre le contrepied de ses propres décisions, désavouant ses déclarations de la veille, revenant sur ses engagements, soufflant le chaud et le froid. Versatile, infantile, égocentrique ? Les qualificatifs dont on l'affuble n'ont pas de prise sur lui. Critiquez-le, il vous vilipendera. Accusez-le, il vous calomnierait. Attaquez-le, il vous cognera. La provocation est sa stratégie. Le mensonge est son arme. Le cynisme est sa force. Il est le président de la plus grande puissance mondiale.

Les « hommes forts » – c'est du moins ainsi que leurs courtisans aiment les qualifier – sont aujourd'hui légion sur la planète. En une petite décennie, des autocrates populistes et arrogants ont surgi sur différents continents dont l'Europe, de nouveau asphyxiée par les terribles et vieux relents du totalitarisme :

le Russe Poutine, le Hongrois Orban, les Italiens Conte et Salvini, le Turc Erdogan, le Philippin Duterte, le Chinois Xi Jinping, le Nord-Coréen Kim Jong-un... Chacun a son style. Chacun a sa manière. Mais tous utilisent les mêmes artifices populistes. Tous célèbrent la détestation de l'humanisme.

On croyait ce retour impossible dans nos démocraties, à commencer par la plus ancienne, celle des États-Unis. Nos systèmes républicains, nos Constitutions, nos Déclarations des droits n'ont-ils pas précisément pour mission de s'y opposer ? Les partis politiques, la presse libre, le processus électoral n'ont-ils pas été fondés pour empêcher la mainmise sur le pouvoir de l'arbitraire, de l'inculture et de la férocité ? N'ont-ils pas pour but de sélectionner des hommes et des femmes intègres, conscients de représenter la communauté tout entière, soucieux de leurs devoirs et de leurs responsabilités, tendus vers la poursuite du bien commun ? La présidence de Donald Trump nous en fait douter.

Depuis son élection le 8 novembre 2016, on cherche obstinément à comprendre ce président hors norme et cette Amérique qui l'a portée au pouvoir et qu'il incarne. Que veut-il vraiment, ce cabotin agité qui fait tout pour nous troubler, nous épuiser, nous empêcher de penser ? Nourrit-il une conception personnelle du monde, a-t-il développé une stratégie plus complexe qu'il n'y paraît ? À première vue, on trouve chez Donald Trump quelques convictions instinctives, un peu de bon sens populaire, des principes qui s'apparentent surtout à des slogans (« L'Amérique d'abord ! », « Ça nous coûte trop cher ! »). Au-delà de son fameux mantra « Rendons sa grandeur à l'Amérique », il semble bien que le principal projet de Donald Trump se résume en un seul mot : moi. Être l'homme le plus célèbre du monde, le plus riche, le plus puissant, le plus courtisé. Susciter l'envie. Avoir le monde

entier suspendu à ses lèvres et à ses tweets. C'est assurément un dessein. C'est difficilement une politique.

Les sables mouvants du populisme

Pourtant, la vision de Donald Trump n'est peut-être pas aussi simpliste et incohérente qu'on pourrait le penser tout d'abord. Pour aller plus avant, j'ai puisé ici à la source, directement dans ses déclarations et ses affirmations, dans ses tweets et ses invectives – comme autant de fragments d'un puzzle à rassembler.

Disons-le sans détour : cette accumulation de propos étonnants, souvent d'une grande violence, compose une nature à l'évidence mégalomane et infantile, obsédée par le pouvoir et par sa propre image. Mais ce n'est pas l'essentiel : elle révèle aussi d'une manière limpide les mécanismes du discours populiste, celui qu'utilisent nombre d'autocrates dans le monde d'aujourd'hui, une tactique à base de slogans martelés et de mensonges répétés qui ont toujours le même but : jeter systématiquement le doute sur la réalité des faits (« Fake News ! »), affaiblir la parole de l'adversaire en discréditant sa personne, créer un climat permanent de suspicion et de complot. Les populistes construisent ainsi un monde de sables mouvants où s'engloutissent la vérité et le bon sens : tout est relatif et sujet à caution, toute parole (fût-elle la plus ignorante ou malveillante) en vaut une autre (fût-elle la plus experte), rien n'est jamais avéré... C'est par le doute et l'instabilité que les autocrates exercent leur emprise. Dans ce domaine-là, Trump est assurément un maître. Avec lui, Barack Obama n'est pas américain, le réchauffement du climat est une supercherie, Kim Jong-un est un homme charmant, et Trump le plus grands des présidents de l'Histoire...

Pourquoi, dira-t-on, s'intéresser à la vision du monde d'une personnalité qui nous apparaît aussi consternante ? La réponse est simple et terrible : parce que le regard que porte Donald Trump sur le monde, sur son pays, sur l'Europe, sur la société, sur les hommes, sur les femmes, sur nous en somme, c'est aussi le regard d'une partie des Américains, une vision fondée sur des convictions et des croyances profondément ancrées en eux. Parce que Donald Trump est incontestablement l'un des visages de l'Amérique. Parce que 63 millions d'Américains (qui, rappelons-le, ne constituent cependant pas la majorité) l'ont choisi et persistent à le soutenir.

Oui, Donald Trump incarne une certaine Amérique dont il a exploité les peurs, les failles, les échecs pour se faire élire et qu'il continue de flatter. D'où ce flot de questions : Quelle est-elle, cette Amérique du XXI^e siècle qui s'est donnée à cet homme-là ? Pourquoi une partie des Américains se reconnaissent-ils en lui ? Quels sont les points de vue, les déclarations, les attitudes, les décisions du candidat puis du quarante-cinquième président des États-Unis qui résonnent favorablement auprès d'eux ? À quoi s'identifient-ils ? Comment voient-ils leur pays ? Que perçoivent-ils du monde ? Dans quel imaginaire se meuvent-ils pour se reconnaître ainsi dans cet homme balourd, vulgaire et arrogant ? Lui ressemblent-ils ? Ont-ils envie de lui ressembler ? Quelle forme de réussite incarne à leurs yeux Donald Trump ? Son ascension représente-t-elle pour eux une revanche, une approbation, un rêve longtemps caressé ? D'où vient la colère qui les anime ?

Il nous faut aller plus loin encore : analyser le phénomène Trump oblige à s'interroger sur la santé de la démocratie américaine et la pérennité de ses valeurs. Comment des citoyens libres, héritiers de deux cent quarante ans de

démocratie, peuvent-ils en effet accorder leur préférence à un homme qui, pendant toute la campagne électorale et depuis qu'il a accédé à la Maison-Blanche, ne cesse d'afficher non seulement son ignorance mais son mépris des institutions et de l'histoire américaines, sa méconnaissance de la politique mondiale, et son refus de se hisser à la hauteur de sa fonction ? En quoi la démocratie, le libre marché et l'État providence ont-ils failli ?

Ma femme, mon cheval, mon fusil

Surgit alors cette ultime et angoissante question : et si Donald Trump n'était pas un phénomène nouveau, s'il n'était que le dernier avatar d'une histoire dont nous évitons de voir la face cachée, remontant aux origines, à ces temps obscurs mais mythifiés où la morale se réduisait à une formule : « Ma femme, mon cheval, mon fusil » ? Le fantôme du cow-boy en somme, conquérant et sans scrupule, que les Pères fondateurs de la démocratie américaine avaient voulu chasser mais qui, pourtant, revient périodiquement la hanter ?

Même s'il fait figure d'ovni dans la galerie des présidents américains modernes, Trump n'est pas une aberration de l'Histoire. Il s'inscrit dans le droit fil d'un courant violent, intolérant et paranoïaque, présent dans l'aventure américaine depuis son commencement, un courant que nous appellerons par commodité « l'Amérique du cow-boy » (précisons : il s'agit là de la figure symbolique d'autrefois, de la caricature de l'homme sans foi ni loi. Nulle intention ici de pointer du doigt les honnêtes cavaliers et vachers qui ne sont ni plus ni moins démocrates que les autres). Ou plutôt, à défaut de mouvement structuré, parlons d'une pulsion originelle qui

plonge ses racines dans la brutalité de l'Ouest sauvage, le massacre des Indiens, l'esclavage, la ségrégation et l'effroyable tradition du lynchage.

On l'avait déjà vue réapparaître, portée par le Ku Klux Klan après la guerre de Sécession, organisation qui ne fut jamais aussi populaire que dans les années 1920, puis par les groupes pro-nazis des années 1930, puis encore par la féroce chasse aux sorcières du maccarthysme des années 1950, et de nouveau par les appels – « Ségrégation aujourd'hui, ségrégation demain, ségrégation pour toujours ! » – des gouverneurs sudistes des années 1960.

Et depuis quelques décennies, on le voit encore resurgir, ce fantôme du cow-boy, soutenu aujourd'hui par le parti républicain qui, par complaisance, par opportunisme, par cupidité, l'a accepté en son sein et s'y est soumis. Le *Grand Old Party* était autrefois abolitionniste et libre-échangiste. Il est désormais enchaîné à une base électorale protectionniste et anti-immigration dont le président attise chaque jour la rage. Ce n'est plus le parti d'Abraham Lincoln. C'est devenu celui de Donald Trump.

Le parti des ignorants

Cette pulsion s'incruste périodiquement dans la sphère politique comme le lierre autour d'un arbre fatigué. Au cœur de ces poussées récurrentes, il s'est toujours trouvé des hommes d'affaires cyniques et des politiciens opportunistes pour ressusciter le fantôme du cow-boy et appâter leur clientèle électorale favorite : le *White Trash*. Sous ce terme ancien (souvent traduit en France par « petits Blancs », mais qui littéralement signifie « déchet, rebut, poubelle »), on trouve les

petites gens, les paysans sans terre, les ouvriers pauvres, les moins éduqués, tous ceux qui se sentent frappés par ce terrible mépris social datant des premiers colons en Amérique, marqués de la honte de n'avoir pas su, pas pu, pas voulu, se hisser au niveau des « élites », fortunées, instruites, policées et aujourd'hui mondialisées. Ces Blancs qui se sentent laissés pour compte nourrissent souvent à l'égard de la société et du monde un terrible ressentiment.

Au fil du temps, on les a regroupés sous divers vocables infamants qui sonnent comme autant de condamnations sans appel : *White Trash*, mais aussi *Trailer Trash* (« déchets de caravane », pour ceux qui vivent à l'année dans des mobil homes immobiles), *Rednecks* (littéralement « cous rouges », c'est-à-dire « péquenots »), *Waste People* (« rebuts humains »), *Mudsills* (littéralement ceux de la « base de boue », de l'étage le plus bas). Dans les années 1850, cette population composite s'était même donné un parti, The American Party, surnommé le parti des *Know Nothing* (« ceux qui ne savent rien »), en révolte contre les inégalités sociales auxquelles ils attribuaient, souvent par ignorance, une seule cause : l'afflux des immigrants. Ils voulaient ainsi expulser du pays les mendiants et les « criminels » étrangers, imposer la lecture quotidienne de la Bible dans les écoles, exclure les catholiques (jugés inféodés au Vatican) de tout mandat public, interdire l'entrée du pays aux Irlandais, aux Allemands et aux Juifs, tous accusés de menacer la grande Amérique et de vivre aux crochets des honnêtes travailleurs. Au plus fort de leur succès, les *Know Nothing* purent se vanter d'avoir une bonne centaine de représentants au Congrès, huit gouverneurs, des milliers d'élus locaux, avant de disparaître dans les tranchées de la guerre de Sécession.

Leur parti est mort depuis longtemps. Mais pas leurs idées. Aujourd'hui, la vision « nativiste » des *Know Nothing*, qui privilégiait les citoyens blancs, anglo-saxons, protestants, nés sur le sol américain, rencontre de bien troublants échos chez Donald Trump et ses partisans. Certes, le président ne souhaite pas remonter aux années 1850, mais les années 1950, celles de sa jeunesse, lui conviendraient bien. On le lira ici, il aime le charbon, l'acier et l'aluminium ; il rêve de défilés militaires avec « plein d'avions qui nous survolent » ; il préfère à toute nourriture les hamburgers, les steaks et le Coca-Cola ; il attend des femmes qui l'entourent qu'elles s'affichent en playmates à la poitrine opulente mais filent doux et se montrent toutes dévouées au patriarcat ; il voudrait que les minorités arrêtent de revendiquer ; il rêve que les frontières soient fermées une fois pour toutes aux étrangers qui ne lui ressemblent pas.

Une main sur la Bible, l'autre sur le fusil, prête à tout pour défendre son territoire contre l'étranger considéré systématiquement comme un ennemi, la vieille Amérique du cow-boy, raciste et haineuse, est toujours là. Avec Donald Trump, elle tient le haut du pavé. Non pas que tous ceux qui le soutiennent soient racistes et haineux comme l'est leur président, bien loin de là. Mais ils sont assez naïfs et crédules pour lui faire crédit.

Le venin partisan

Comme tous les démagogues, l'actuel président prétend donner la parole « au peuple ». Mais ce procédé usé jusqu'à la corde par tous les populistes était, on l'ignore trop souvent, à l'opposé des souhaits des Pères fondateurs,

rédacteurs de la Constitution américaine : conscients du danger des pulsions populaires et de la nécessité de garantir l'équilibre entre libertés individuelles et bien commun, ils avaient précisément fait en sorte de contenir les élans du peuple comme ceux des gouvernants. Les institutions américaines ont ainsi été conçues pour empêcher tout bouleversement de grande ampleur. La démocratie américaine est un lourd paquebot sur lequel toutes les parties prenantes doivent accepter le « juste milieu ». Chaque branche du gouvernement (exécutif, législatif, judiciaire) a le pouvoir de bloquer les deux autres ; chacune peut aussi être bloquée « verticalement » par les juridictions, les parlements, les gouverneurs des États, toutes institutions locales qui peuvent aussi se bloquer entre elles... En somme, quand le système coince, c'est paradoxalement la preuve qu'il fonctionne car, alors, il faut négocier. Et on finit toujours par dépasser l'obstacle...

C'est du moins ainsi que les Pères fondateurs ont pensé la démocratie : obliger les différents acteurs à faire des compromis. Et ce sont bien des accords bipartisans entre démocrates et républicains qui ont permis au ^{xx}e siècle d'accomplir des avancées majeures telles que les grandes alliances internationales et les grandes réformes sociales (ONU, OTAN, système des retraites, assurances médicales des seniors et des plus pauvres, etc.). En dépit de ses lourdeurs et de ses soubresauts, cette démocratie du moyen terme et des concessions a traversé les siècles... jusqu'à ces dernières décennies au cours desquelles le venin partisan a gagné.

Depuis le scandale du Watergate en 1974, les lois censées « moraliser la politique », certes nécessaires, ont produit d'étranges effets : elles sont devenues des outils de lutte dans une animosité partisane plus âpre que jamais. Démolir

l'adversaire, l'humilier publiquement, notamment en exposant sa vie sexuelle, répandre des bruits de couloir relayés d'abord par les radios et les tabloïds puis sur Internet et les réseaux sociaux sont à présent les tactiques habituelles. Les auditions de juges et de ministres devant le Sénat se sont transformées en gymkhanas où la recherche de la vérité se corrompt en volonté d'anéantir le camp adverse, aucun des deux partis, dans ce domaine, n'étant en reste.

Cette entreprise de démolition est montée au plus haut degré au temps de Bill Clinton, quand la machine politico-judiciaire se mit au service d'un camp pour tenter de renverser un président volage en le piégeant délibérément dans un procès qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Sous Barack Obama, le mouvement des *Tea Parties*, né à la droite du parti républicain puis intégré à celui-ci, a lui aussi rivalisé de coups bas, propageant des rumeurs angoissantes et perverses : Obama n'aurait pas été américain (Donald Trump fut le premier à réclamer son certificat de naissance) ; la réforme de la santé Obamacare allait mettre en place des « commissions de la mort » dans lesquelles des « bureaucrates » auraient droit de vie ou de mort sur chaque citoyen ; le gouvernement fédéral allait arracher leurs fusils à d'honnêtes chasseurs ; l'ONU serait en train de prendre le pouvoir ; les démocrates se prépareraient à installer la tyrannie... Dans le monde politique, la calomnie, le mensonge et la paranoïa se sont substitués au débat. Ces armes-là ne sont plus des dérives du jeu démocratique. Elles en sont devenues les normes.

C'est ainsi que, au fil de ces dernières années, le cow-boy a repris du poil de la bête : à cause de cette démolition systématique des institutions, à cause du refus du compromis, à cause aussi de l'avènement des réseaux sociaux qui charrient mensonges, anathèmes et paroles extrémistes, l'esprit

démocratique s'est perdu et les garde-fous construits par les Pères fondateurs sont tombés. Rongé par le venin partisan, le monde politique américain a laissé remonter à la surface la pulsion archaïque : « Ma femme, mon cheval, mon fusil. » Ainsi a-t-on vu s'imposer la version XXI^e siècle d'une Amérique profondément angoissée, intolérante et brutale.

Un homme du peuple ?

À l'évidence, Donald Trump a su profiter de cette régression des valeurs. Richissime et entouré de milliardaires, étalant sans pudeur ses millions de dollars, ses clubs de golf et ses meubles plaqués or, il a réussi à se faire passer pour un homme du peuple. Par quelle prouesse d'illusionniste ? Pour son électorat, il est possible d'être (prétendument) un « homme du peuple » et en même temps milliardaire. Il s'agit plus d'une affaire de mentalité que d'argent. Et puis, bâtir une fortune fait toujours partie du rêve américain : même aux yeux des plus pauvres, la richesse ne suscite pas le reproche comme en France, mais l'admiration.

Dans la grande tradition populiste, Donald Trump affirme porter la voix de tous ceux qu'on voudrait « faire taire » : les Blancs modestes, les ouvriers sous-employés dans les anciennes régions industrielles qui ont le sentiment qu'on leur a tout pris, leur travail, leur mode de vie, le respect de leur entreprise et de leur communauté, leur appartenance solide à la *middle class*. Paradoxalement, leur peur du déclassement les relie spontanément au très fortuné Donald Trump, lui aussi obsédé par la crainte de l'humiliation, le sentiment de ne pas être pris au sérieux, le rejet qu'il a toujours essuyé de la part des élites new-yorkaises cultivées.

Le président en effet craint tant qu'on se moque de lui, son ego surdimensionné est d'une telle fragilité, que la moindre critique le met en fureur. « *Not fair !* » (« Pas juste ! ») est l'une de ses expressions préférées. Quand il répète « On va arrêter de se moquer de nous ! », c'est moins de l'Amérique que de lui-même qu'il parle. À tout propos (accord de Paris sur le climat, pactes commerciaux, alliances militaires, immigration), il tonne : « Nous sommes la risée du monde, on nous exploite ! » Donald Trump incarne la revanche des humiliés et il les flatte : « Vous n'avez pas besoin de changer ! » Il aimerait susciter le respect, mais ne résiste jamais au plaisir d'écraser l'adversaire ou le simple critique de la manière la plus grossière et la plus agressive. À ses électeurs, il ne promet pas une éducation de qualité accessible à tous. Il répète au contraire : « J'aime les gens sans éducation ! » Il ne s'intéresse pas à la science. Méprise le savoir. Ne croit pas à la civilité. Le sous-texte, informulé mais bien perceptible, de la plupart de ses discours dit en réalité ceci : « Nous avons le droit d'être vulgaires, brutaux, ignorants et racistes ! Car nous sommes les plus forts ! La vraie Amérique, c'est nous ! »

Le vrai Trump

Si la corruption des mœurs politiques et la dégradation de la gouvernance américaine ont commencé avant le règne de Donald Trump, celui-ci a contribué incontestablement à les banaliser. Ce qui était inacceptable hier est toléré aujourd'hui : conflits d'intérêts, népotisme, argent versé à des call-girls pour prix de leur silence, insultes aux membres de son propre gouvernement, mensonges à répétition... Routine que tout cela ! Un scandale chasse l'autre. Comme l'a écrit Michael

Hayden, ancien directeur de la CIA et de la NSA : « Trump a normalisé le mensonge à un degré jamais atteint¹ ! » Ses partisans n'en ont cure. Ils le jugent « authentique » et voient en lui « un vrai Américain qui dit ce qu'il pense ».

Donald Trump ne souhaitait pas vraiment être président et il ne pensait pas gagner l'élection. Il ne s'est pas préparé à sa fonction. Le soir de sa victoire, il est apparu assommé, catastrophé par la charge qui lui tombait dessus. Et puis, il s'est convaincu qu'il était tout à fait capable d'être président et même qu'il était le meilleur. Dès lors, il est entré en guerre, sans trop savoir contre qui. Toute sa vie, il a vécu au milieu des conflits, des procès et des règlements de comptes. Donald Trump adore la bagarre. C'est son mode de vie. Et – les Pères fondateurs de la démocratie américaine en seraient effondrés – il déteste les compromis et tout ce qui pourrait arrondir les angles. De toutes façons, répète-t-il, quoi qu'il fasse, il ne sera jamais accepté par « les élites ». Il se trompe. Lorsque, à de rares occasions, on a cru le voir se comporter en président (par exemple lors de son premier discours sur l'état de l'Union, au contenu plutôt traditionnel), les médias *mainstream*, ces journalistes qu'il vomit, ont battu leur coulpe, se reprochant d'avoir mal jugé le nouvel élu et sous-évalué sa capacité d'adaptation...

Brève illusion ! C'était là l'un des rares moments où le président était sous le contrôle de ses conseillers et n'a pas dérapé hors du discours écrit. Les tweets présidentiels des jours suivants dissipèrent vite le mirage. On l'a compris : il y a le Trump des prompteurs, le tartuffe, celui que son entourage tente – souvent en vain – de garder sur les rails. Et le Trump des tweets et des meetings, le vrai Trump, celui qui dit sa vérité, celui qui, pour satisfaire « les siens » – « *my people* », comme il aime appeler sa chère « base » qui l'a élu –, juge nécessaire de fustiger en permanence les grands médias. C'est l'homme des

propos assassins et des blagues douteuses, celui des insultes répétées et des coups de menton mussoliniens, qu'il égrène dans ses one-man shows devant des salles conquises.

Dans quel état sera la démocratie américaine transmise par ce drôle de président ? Ceux qui lui succéderont suivront-ils sa voie, concluant que dorénavant « tout est permis » ? Ou tenteront-ils de rétablir le bon sens et le droit ? Pour survivre, la démocratie doit respecter les institutions et les principes, mais aussi obéir à des règles non écrites, comme la conscience du bien commun, le respect des rivaux, la civilité du débat. Gouverner ne consiste pas seulement à gagner une élection, à faire appel au peuple à la télévision et sur les réseaux sociaux, à signer une multitude de décrets. Il est plus difficile, et plus important, de négocier pas à pas un programme législatif avec les deux partis au Congrès, de faire preuve de vision et persévérance et d'affirmer un leadership moral.

On aurait cependant tort de considérer tous les électeurs de Donald Trump comme des fascistes en puissance. Il y a parmi eux beaucoup de déçus du parti démocrate, des gens qui ont la vie difficile, sont parfois désespérés et voudraient simplement « que ça change ». Ils aimeraient bien que le président actuel se montre plus honnête et moins grossier, mais ils se disent : « Lui au moins, il ne nous regarde pas de haut, il nous défend. » Et n'oublions pas non plus les autres, tous ceux que l'on a appelés « la coalition Obama », ceux qui ont élu à deux reprises un président noir et sont souvent issus des minorités, métissés, féministes, généralement diplômés, progressistes sur le plan des mœurs. Beaucoup ont voté Hillary Clinton, mais certains ont choisi Trump. Ils n'ont pas disparu, ils existent toujours. Ce n'est pas un bloc monolithique qui appartiendrait au parti démocrate, mais au contraire une population diverse, attachée à des valeurs de liberté, de tolérance et de

modernité. Et sur le plan démographique, elle gagne chaque jour du terrain.

Le devoir de l'historienne

Il n'y a donc pas deux Amérique, l'une des purs, l'autre des méchants, et il faut se garder de tout manichéisme en la matière. La réalité est complexe et évolutive. Mais il n'y a qu'un seul Donald Trump. Et sur ce point, il faut appeler un chat un chat. Par souci de déontologie et par nature de caractère, l'analyste et l'historienne que je suis a toujours fui l'esprit partisan. Exposée aux projecteurs des médias et donc à l'inévitable pluie des commentaires, j'ai parfois été critiquée pour tout et son contraire : sous George W. Bush, certains m'accusaient de complaisance envers les républicains ; sous Barack Obama, j'aurais été trop indulgente ou trop sévère envers le président démocrate. La recherche de la vérité, que je m'efforce d'exercer avec honnêteté, sincérité et humanité, est mon seul objectif, et je n'ai que faire des querelles partisans.

Mais Donald Trump ne peut être considéré comme les autres présidents. Il s'extrait de lui-même du cadre démocratique. Il en rejette les usages, les règles et les lois. Il bafoue cette fragile civilité qui s'est lentement tissée au fil des décennies et qui est si précieuse car elle concerne nos biens les plus chers : la vie, la liberté et la recherche du bonheur, comme l'édicte la Déclaration d'indépendance. Il m'est donc impératif d'expliquer clairement les dangers que fait courir cet homme-là non seulement à la société américaine mais aussi à nous tous. Ce n'est pas une affaire de gauche contre droite, de démocrates *versus* républicains. Le dénoncer n'est pas faire preuve de partialité. C'est au contraire un devoir, non

seulement celui de l'experte et de l'historienne, mais celui de toute personne attachée à la démocratie.

La plupart des élus de son propre parti ne reconnaissent d'ailleurs pas Trump comme l'un des leurs. Pendant plusieurs années à l'université de Stanford en Californie, j'ai travaillé en tant que *National Fellow* à la Hoover Institution, un institut de tradition reaganienne où j'ai beaucoup appris. Eh bien, j'y connais nombre de collègues farouchement républicains qui, en 2016, ont refusé de voter pour Donald Trump (les uns ont voté Hillary Clinton ; les autres, n'arrivant pas à franchir ce pas, ne se sont pas rendus aux urnes).

Le principe de la collection à laquelle appartient ce livre est de faire découvrir une personnalité à travers ses déclarations et ses propos. Une fois de plus, Donald Trump, qui use du mensonge et de l'invective, pose une difficulté particulière. Faut-il le prendre au sérieux quand il rivalise de superlatifs, s'enivre de compliments sur lui-même ou menace de déclencher une guerre totale ? On aurait tort de ne pas le faire. Car lui, Donald Trump, se prend très au sérieux. Il croit à ce qu'il dit, même à ses propres mensonges. Quand ceux-ci sont avérés, mon rôle sera de rétablir la vérité des faits.

Le portrait de Donald Trump qui se dessine ici peut aussi éclairer un peu ce qui se passe ailleurs. Rappelons-le, l'Amérique n'est pas une île. Donald Trump s'inscrit dans la vague d'autoritarisme qui enfle au sein d'un monde qui doute de la capacité des démocraties libérales à faire face aux défis et aux peurs du XXI^e siècle : la globalisation, l'accroissement des inégalités, les grands mouvements migratoires, les avancées ultra-rapides des nouvelles technologies, le changement climatique, les guerres civiles. Au cœur de la tempête mondiale, Donald Trump a-t-il réussi à ébranler durablement le lent paquebot de la démocratie Amérique ? Une chose est sûre :

AVANT-PROPOS

avec lui, les États-Unis ont perdu toute légitimité pour rappeler les grands principes, voire sanctionner les dérives autoritaires à travers le monde. On le comprendra en lisant ces pages, Donald Trump, l'homme fort, est assurément un président faible qui isole son pays et mine le système qui a si longtemps fondé la réussite américaine.

Nicole Bacharan

Première partie

TRUMP ET LES AUTRES

Chapitre premier

TRUMP SELON TRUMP

« Je suis un génie très stable »

Donald Trump est sans nul doute la personne qui intéresse le plus Donald Trump. Pourtant, si le « je » est le leitmotiv de tous ses discours, si l'égoïsme est le principe directeur de ses actions, il refuse absolument de se livrer à la moindre introspection. Il aura même un jour cette surprenante lucidité : « Je n'aime pas m'analyser, car je n'aimerais peut-être pas ce que je verrais. » C'est à travers ses déclarations tout au long du parcours qu'il faudra deviner qui se cache derrière le personnage public fanfaron et sans complexe qu'il a construit de toutes pièces et que ses électeurs adorent.

« Les deals sont ma forme d'art »

Enfant, Donald Trump s'est vite révélé indiscipliné, bagarreur, violent. Il n'aime guère revenir sur son enfance gâtée mais difficile. Il trouvera sa vocation dans les « deals » (c'est-à-dire dans le monde des affaires, des ententes, des accords).

« C'est pour ça que je suis aussi bousillé, parce que j'avais un père qui me mettait tellement sous pression¹. »

À l'école primaire, l'élève Trump donne un coup de poing au professeur de musique, qui se retrouve avec un œil au beurre noir. Trump se justifie ainsi :

« Je pensais qu'il ne connaissait rien à la musique². »

À treize ans, Donald se retrouve en pension dans une académie militaire, la New York Military Academy.

« À cette époque, on vous flanquait de sacrées raclées. Pas comme aujourd'hui, où si vous frappez quelqu'un vous vous retrouvez en prison. Le *drill sergeant* [l'instructeur] pouvait être un vrai connard. Il pouvait être extrêmement brutal. Il fallait apprendre à survivre. Une fois où je lui ai dit : "Foutez-moi la paix !", il m'est tombé dessus comme vous pouvez pas imaginer³. »

Il intègre ensuite Fordham University dans le Bronx, puis fait un passage par la Wharton School of Finance à l'université de Pennsylvanie. Tout au long de sa carrière, il ira partout répétant :

« La Wharton School of Finance est la meilleure université du monde », « Wharton, l'université la plus sélective du monde », « Je suis allé à Wharton, qui est considérée comme la meilleure *business school* du monde, il faut être très intelligent pour entrer dans cette école. »

(Ses références à Wharton suscitent pourtant la controverse. Il semblerait qu'il ne soit pas allé jusqu'au bout de ses études,

ayant plutôt obtenu un diplôme de business « undergraduate », au niveau de la licence, à l'université de Pennsylvanie, et non un MBA – master – à Wharton.)

« Peut-être parce que j'ai grandi dans le Queens, j'ai toujours été convaincu que Manhattan serait le meilleur endroit où vivre, le centre du monde. [Quand New York s'est trouvé au bord de la faillite au début des années 1970], j'ai vu une grande chance pour moi⁴. »

« Je ne le fais pas pour l'argent. J'en ai assez, bien plus qu'il ne m'en faudra jamais. Je le fais pour le faire. Les deals sont ma forme d'art. D'autres personnes peignent sur des toiles ou écrivent de magnifiques poèmes. Moi j'aime faire des deals, de préférence des grands deals. C'est comme ça que je m'éclate⁵. »

« Je voulais bâtir quelque chose de monumental »

« J'ai eu la chance d'être attiré par le business de l'immobilier très jeune, et je n'ai jamais été intimidé par mon père, alors que la plupart des gens l'étaient. Je savais m'opposer à lui, et il me respectait. Nous avons une relation quasi professionnelle. Parfois je me demande si nous nous serions si bien entendus si je n'avais pas été aussi doué pour les affaires⁶. »

Donald Trump niera toujours un accroc dans la légende familiale : la brève arrestation de son père Fred, en 1927, lors d'une manifestation à laquelle participait aussi le Ku Klux Klan :

« Ça n'a jamais eu lieu. Et on a dit qu'il n'y avait pas eu de plainte, rien du tout. C'est injuste d'en parler, franchement, parce qu'il n'y a pas eu de plainte. On a dit qu'il y avait eu des plaintes contre d'autres personnes, mais il n'y a eu aucune plainte, absolument faux... Vous avez vu qu'il n'y avait pas eu de plainte ? Alors s'il n'y a pas eu de plainte, ça veut dire qu'il ne faudrait pas en parler... Parce que mon père, il n'y a pas eu de plainte contre lui, je ne sais pas pour les autres. Mais il y a eu zéro plainte contre lui. En supposant que c'était lui – je ne crois même pas que c'était lui. Je n'en ai même jamais entendu parler. Alors ce n'est vraiment pas juste d'en parler. Ça n'a pas eu lieu... S'il n'y a pas de plainte, ça veut dire qu'il ne faut pas en parler⁷. »

Fred Trump aide son fils à démarrer, finance ses premiers projets. La plupart de leurs immeubles sont sous le contrôle de la ville, les loyers sont bas, souvent bloqués. Pour Donald, c'est du gagne-petit, et lui veut du grandiose :

« Je ne voulais pas juste bien gagner ma vie... Je voulais bâtir quelque chose de monumental. Beaucoup de gens peuvent acheter et vendre des petits immeubles ou construire des bâtiments de briques rouges tous pareils. Moi, ce que je voulais, c'était le défi de construire un projet spectaculaire sur les cent acres au bord de la rivière du côté ouest de Manhattan, ou créer un nouvel hôtel géant près de Grand Central Station et de la 42^e Rue. Le même défi m'a attiré à Atlantic City. C'est bien de bâtir un hôtel qui marche. C'est bien mieux de bâtir un hôtel avec un énorme casino qui peut vous rapporter cinquante fois plus que ce que vous gagneriez en louant des chambres d'hôtel. Vous êtes dans un tout autre ordre de grandeur⁸. »